

La Commune pièce d'actualité n°9

centre dramatique
national



Desoieir

mis en scène par
Julie Berès

13 → 21

avec Lou-Adriana Bouzouane,
Charline Fariborzi,
Hatice Ozer, Séphora Panti...

décembre 2018

Aubervilliers

2 rue Édouard Peleuse
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 23 18 18

la-commune-aubervilliers.fr
M^o Aubervilliers-Parthenon
Quatre Chemins

revue de presse

**centre dramatique
national**

La Commune

Pièce d'actualité n°9 : Désobéir

**mis en scène par
Julie Bérès**

Revue de presse

Aubervilliers

Revue de presse - création

Théâtral Magazine

« Julie Berès, des femmes du 9-3 »,
Gilles Costaz
30 octobre 2017

Ma Culture

« *Pièce d'actualité n°9 : Désobéir*, Julie Berès »,
Leslie Cassagne
27 novembre 2017

Médiapart

« Les rêves et les révoltes aussi. A propos de *Désobéir* de Julie Berès »,
Guillaume Lasserre
27 novembre 2017

sceneweb.fr

« *Désobéir* : l'échappée girl »,
Stéphane Capron
17 novembre 2018

Pariscope

« Désobéir pour ne pas mourir à petit feu, quatre ados brûlent les planches »,
Marie Plantin
20 novembre 2018

L'Humanité dimanche

« *Désobéir* : Ceci est mon corps, mon rêve et ma révolte »,
Mickael Mélinard
29 novembre 2018

Libération

« *Désobéir* : quator libéré des carcans »,
Anne Diatkine
30 novembre 2018

Causette

« Désobéir, c'est choisir »,
Carine Roy
5 décembre 2018

Marianne

« *Désobéir*, disent-elles »,
Nedjma van Egmond
7 décembre 2018

Le Journal du Dimanche

« *Désobéir* »,
A.L.C
9 décembre 2018

Le Parisien

« Ode aux rebelles »,
Valentine Rousseau
11 décembre 2018

Télérama Sortir

« *Pièce d'actualité n°9 : Désobéir* »,
12-18 décembre 2018

RFI

« Désobéir pour exister »,
Jean-François Cadet
20 décembre 2018

Julie Berès

Des femmes du 9-3

Avec sa compagnie Les Cambrioleurs, Julie Berès revendique de traduire à chaque spectacle les contours d'un "espace onirique". Mais elle se penche régulièrement sur la vie des autres. Elle le fait à nouveau avec *Désobéir*.



Chacune à sa manière témoigne d'un NON posé comme acte fondateur. S'opposer pour pouvoir danser, écrire, prier. Arracher sa liberté.

Théâtre magazine : Comment en êtes-vous venue à faire une "pièce d'actualité" au théâtre de la Commune ?

Julie Berès : C'est à l'initiative de Marie-José Malis, qui invite des artistes à concevoir un spectacle en prise avec les problématiques sociologiques et politiques actuelles, pour réinventer "la tradition du théâtre comme art politique". Pour répondre à cette invitation, avec Alice Zeniter et Kevin Keiss nous sommes allés à la rencontre de jeunes femmes issues des première, deuxième et troisième générations d'immigrés, habitant notamment dans le département 93, pour questionner chacune sur son lien à la famille, la tradition, la religion, l'avenir. Nous avons décidé de travailler avec certaines d'entre elles. Le travail d'écriture de la pièce est intrinsèquement lié à la constitution du matériau de

recherche : un travail minutieux, de longue haleine, de rencontres et de collecte de parole auprès d'elles. Chacune a nourri l'écriture du spectacle en apportant sa propre histoire, et à travers elle celle de ces parents. Ces jeunes femmes d'origine kabyle, marocaine, iranienne ou camerounaise révèlent des bribes de révolte, de soumission, de nostalgie, des passions violentes.

Vous avez appelé le spectacle *Désobéir*. Le titre de la pièce sonne presque comme un programme.

Nous aimerions faire entendre la façon dont ces jeunes femmes empoignent leurs vies, dans un monde souvent violent où il faut lutter pour tracer sa route.

Chacune à sa manière témoigne d'un NON posé comme acte fondateur. Non aux volontés du père, non face aux injonctions de la société, de la famille, de la tradition. Non face à la double peine qu'est le racisme et le machisme. S'opposer pour pouvoir danser tous les jours, faire du théâtre, écrire, prier. Arracher sa liberté.

Nous souhaitons raconter l'histoire de victoires, de victorieuses, d'obstinées, de désobéissantes.

On ne peut pas qualifier votre spectacle de théâtre documentaire.

On pourrait parler de théâtre de témoignage, mais je tenais qu'on soit également dans un voyage fictionnel, où se mêlent la danse et la performance. C'est davantage un théâtre documenté qu'un théâtre documentaire. Cela ne ressemble pas aux spectacles que je fais habituellement. C'est plutôt un geste. C'est comme cela que j'ai compris l'enjeu d'une "pièce d'actualité."

Que préparez-vous pour votre compagnie Les Cambrioleurs ?

Le prochain spectacle sera créé en octobre 2018 et abordera la question environnementale, du rapport de l'homme avec la nature et de sa volonté de la dominer.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Désobéir*, pièce d'actualité n°9, mise en scène Julie Berès, avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, et Séphora Pandi
Théâtre de la Commune 2 rue Edouard Poisson 93300 Aubervilliers,
01 48 33 16 16, du 14 au 25/11

27 novembre 2017

Pièce d'actualité n°9 : Désobéir, Julie Berès



Un bloc de quatre jeunes femmes traverse la scène, regard braqué sur le public et sourire en coin, avant de sortir de la salle, d'entrer à nouveau, puis c'est l'assaut : attaquer le mur du fond au couteau, pour faire apparaître les huit lettres irrégulières du mot « DÉSOBÉIR ». Un acte effectué dans l'urgence, à plusieurs mains, comme une façon de marquer le territoire, de le signer pour se l'approprier. Des mains armées donc, des mains qui n'hésitent pas faire violence au plateau, à en arracher des pans, à lui envoyer des coups de poing, et des filles qui se demandent si elles ne devraient pas se mettre au krav-maga pour « bien porter leurs couilles ». Le corps de ces quatre filles est bel et bien au centre de *Désobéir* : pas de scénographie complexe comme on a pu en voir dans d'autres pièces de Julie Berès, mais le plateau vide recouvert d'un tapis gris, une chaise, et parfois les visages en gros plan sur le mur du fond, frôlant le graffiti originel, filmés en direct avec des iPhones. Seules ou groupées, les actrices habitent tout l'espace de la scène, elles s'en emparent en dansant, en y faisant résonner leurs voix puissantes quand elles chantent ou se lancent dans de délirantes prédications.

De ce corps qui est la matière de la pièce, on se demande quoi faire : qu'en montrer ? Qu'en cacher ? Qu'en protéger ? Qu'est-ce qui fait sa force ? Le premier témoignage qui nous est confié est justement celui de Nour, qui a fait le choix de couvrir son corps pour se sentir plus forte. Elle porte un tchador qui efface complètement sa silhouette, ce sont ses mains et son visage, son grand sourire, qui concentrent toute son expressivité. Elle

raconte sa révolte contre l'injustice, sa recherche d'idéal, de pureté. Puis c'est elle qui commence à soulever des bouts du tapis gris, à déshabiller le plateau, et là, d'autres corps et d'autres voix apparaissent, d'autres rapport à la révolte.

Les récits qui constituent *Désobéir* proviennent d'une « immersion documentaire » de Julie Berès et ses collaborateurs dans la ville d'Aubervilliers et ses environs. Dans le cadre du cycle *Pièce d'Actualité* porté par Marie-José Malis et le théâtre de La Commune, la question posée aux artistes est la suivante : que vous inspire la vie des gens d'Aubervilliers ? Julie Berès avait envie, depuis un certain temps, de questionner la radicalisation de jeunes femmes révoltées par l'injustice, en quête d'engagement et d'idéal, et séduites par le discours de Daech. Elle s'est donc saisie de la proposition de La Commune pour approfondir son enquête. Au cours de ses rencontres avec les femmes du 93, elle s'est trouvée face à des manières très différentes de vivre la révolte. Ces femmes, pour la plupart issues de l'immigration, lui ont parlé de racisme, de machisme, du poids d'une certaine conception de la religion, mais surtout de ce qui leur permettait de s'affirmer, de hausser la voix, de mettre leur corps en mouvement. *Désobéir* suit ce cheminement effectué par Julie Berès : faire le constat d'une jeunesse en mal d'engagement prête à embrasser les idéologies les plus dangereuses, oui, mais pour ensuite sentir la force de vie radicale qui habite ces femmes.

C'est donc un chœur que nous propose d'écouter cette *Pièce d'actualité*. Les quatre actrices, Hatice, Séphora, Charmine et Lou-Adriana, nous confient certes des anecdotes issues de leur propre histoire, mais la pièce refuse le schéma de la confession, où chaque individu viendrait témoigner en solo face public, explicitant le fait que c'est bien de lui qu'il s'agit, de sa « vraie vie ». Leurs prises de parole sont tissées d'autres récits, de témoignages recueillis dans la phase d'immersion documentaire, et parfois leurs voix se superposent pour porter un même discours qui devient musique, on ne sait plus très bien qui parle et ce n'est finalement pas très important. La pièce joue ainsi sur un décalage permanent par rapport aux attentes de vérité et de réalisme qui peuvent être celles d'un spectateur venu voir une *Pièce d'actualité*. Cet écart est redoublé par le travail sur certaines qualités de mouvement, qui crée des images oniriques ou burlesques. A plusieurs reprises, le corps se détache d'un état quotidien et adopte des formes qui provoquent un trouble dans notre perception. Lorsque Charmine raconte sa plongée salvatrice dans la danse, la lumière ténue et les micro-explosions de ses muscles agités par le popping donnent la sensation d'une image lointaine, qui tremblote et pourrait disparaître à tout moment. Plus tard, quand le groupe discute du rapport à la sexualité, ou du poids du machisme, c'est un balancement appuyé des épaules ou du bassin qui secoue les corps : ceux-ci sont habités par autre chose que la conversation, ils possèdent une vibration propre.

Si *Désobéir* travaille une matière qui peut sembler déjà connue, souvent mobilisée ces derniers temps (on peut penser à la pièce *F(l)ammes* de Ahmed Madani, ou encore au film *Bande de filles*, de Céline Sciamma), la forme proposée nous place à un endroit de réception très spécial. Jouant à la lisière de la réalité et de la fiction, passant sans cesse de l'ultra-quotidien à la fantaisie et au rêve, cette *Pièce d'actualité* nous invite à percevoir le réel dans toute sa densité. Et nous rappelle que la révolte peut aussi être joyeuse. Vraiment joyeuse.

Vu au Théâtre de la Commune. Mise en scène Julie Berès ; Texte et dramaturgie Alice Zeniter et Kevin Keiss ; Chorégraphie Jessica Noita ; Scénographie Marc Lainé et Stephan Zimmerli ; Création sonore David Segalen ; Création lumière Lais Foulc ; Création vidéo Christian Arcahmbau ; Costumes Elisabeth Cerqueira. Avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi. Photo © Willy Vainqueur.

<http://www.maculture.fr/theatre/desobeir-julie-beres/>



27 novembre 2017

Les rêves et les révoltes aussi. A propos de "Désobéir" de Julie Berès

Les quatre jeunes comédiennes jouant dans "Désobéir" sont autant de portraits de femmes en résistance qui prennent possession du plateau de La Commune, CDN d' Aubervilliers, leur ville. Mis en scène par Julie Berès, elles incarnent ces femmes d'à côté dont le poids de l'héritage et les assignations sociales pèsent sur celles qui rêvent de s'inventer autrement.



" Pièce d'actualité n°9 : Désobéir", Julie Berès, La Commune, CDN d' Aubervilliers © Willy Vainqueur
Quatre jeunes femmes serrées deux par deux l'une contre l'autre sur deux rangs, traversent la scène de gauche à droite d'un pas cadencé, presque militaire, avant de disparaissent pour mieux réapparaître à nouveau. Tel un préambule, l'ouverture époustouflante de "Désobéir" donne le ton à ce qui suit, les portraits de jeunes femmes d'ici, drôles, touchants, douloureux parfois, jamais désespérés. Ces femmes d' Aubervilliers et des communes alentours, parce qu'elles subissent plusieurs formes de discriminations, répondent sans doute le mieux à la définition de l'intersectionnalité, terme inventé aux Etats-Unis en 1989 par Kimberle Crenshaw, dans son étude sur la violence faite aux femmes noires américaines dans les classes défavorisées.

Le théâtre comme art politique

Initiées par Marie-Josée Malis, Directrice de la Commune, CDN d'Aubervilliers voilà quatre saisons, les "*pièces d'actualités*" reformulent de façon singulière l'art de faire du théâtre. A la base de ces commandes passées à de grands noms du monde culturel se trouve une question immuable : "La vie des gens ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art?" En choisissant de donner la parole aux habitants, qui devient la matière première du futur texte de chaque "*pièce d'actualité*", elle les implique dans la vie du théâtre et donne une place inusitée à une catégorie de la population, ces filles et petites-filles d'imigré(e)s issues des classes populaires, à qui on a fait comprendre depuis longtemps que sa place n'est pas ici. Parce qu'elles parlent du monde immédiat qui les entoure, les "*pièces d'actualité*" forment autant d'agoras racontant les maux d'une société française qui oscille entre stigmatisation et invisibilité. Celle portant le n°9, intitulée "*Désobéir*", donne la parole aux femmes de Seine-Saint-Denis issues de la première, deuxième et troisième génération de l'immigration, elle interroge leurs rêves et leurs révoltes et "questionne chez chacune le lien à la famille, la tradition, la religion, l'avenir". La rencontre avec quatre jeunes femmes, Lou-Adriana Bouziouane, Chamine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi, futures comédiennes du projet, va être déterminante pour Julie Berès qui les associe à l'écriture en sollicitant leur propre histoire et par ricochet, celle de leurs parents. Kevin Keiss et Alice Zenitel – récemment lauréate du Prix Goncourt des lycéens ainsi que du Prix Littéraire Le Monde pour son roman "*L'art de perdre*" – en assurent la mise en forme, la dramaturgie, agglomérant d'autres récits de femmes entendus au gré des échanges qui ont égrené les rencontres. A partir des ces confessions intimes, ils en tirent des bribes qui racontent leurs souvenirs, leurs joies et leurs peines, leur nostalgie, leurs soumissions diverses, leurs révoltes aussi. Chacune à leur manière, elles vont tour à tour dire non, entrer en résistance face à la violence d'un monde où elles doivent lutter en permanence pour exister dans une société qui trop souvent les enferme dans une impasse. Ces histoires personnelles deviennent des histoires politiques. A rebours des images médiatisées, elles montrent une réalité plurielle des femmes de banlieue.

Savoir s'inventer soi-même

Car ces récits de femmes sont des récits où désobéir conduit à des victoires. Sur scène, les corps hypersexués sont mis en avant avec fierté. Le désappointement des rêves perdus, c'est peut-être Séphora Bondi qui en parle le mieux. Cette jeune femme noire qui auparavant a expliqué avec humour ce que c'est que d'avoir des parents africains évangélistes, se prend de passion pour le théâtre à l'adolescence. A la faveur d'un casting pour *L'école des femmes*, sa performance remarquée lui vaut d'être choisie par le metteur en scène pour tenir le rôle d'Agnès. Le temps du bonheur précède celui du désenchantement lorsqu'il lui assène une semaine plus tard, qu'Agnès, figure iconique de la pièce de Molière, ne peut être noire. La scène de La Commune, CDN d'Aubervilliers lui offre aujourd'hui son *école des femmes*. Après avoir choisi Amolphe parmi les spectateurs masculins d'un certain âge, elle incarne Agnès à la perfection dans une version revisitée par les mots d'argot issues des banlieues populaires. Toutes ici et maintenant s'incarnent en Agnès, les quatre comédiennes d'un seul corps déclament dans une polyphonie jubilatoire semblant tenir du combat comme pour montrer qu'elles méritent ce rôle obtenu de haute lutte.

Les rêves dissous mènent parfois à une idéalisation romantique des groupes extrémistes. Le premier portrait est sans doute le plus édifiant. C'est à la suite d'une rencontre masculine sur un réseau social que la jeune femme alors adolescente, révoltée par l'injustice qui l'entoure, va commencer à porter le hijab. Au fur et à mesure des échanges avec le jeune homme, elle se métamorphose jusqu'à devenir quelqu'un d'autre pour sa famille et ses amis. Elle ira jusqu'à fuguer pour rejoindre l'homme qu'elle aime désormais. Elle a eu de la chance, ne trouvant pas par elle-même l'élévation divine que le jeune homme souhaite, il la juge désormais

impure. De cette aventure elle a gardé la religion qui lui apporte une sérénité et une paix intérieure, avant de conclure sur la possibilité de femmes Iman dans un étonnant dévoilement.

De la comédienne répudiée pour sa couleur de peau à la jeune femme en colère trouvant le réconfort dans les milieux extrémistes à la danseuse d'origine turque qui doit désobéir à son père pour exister, ces récits directs témoignant de la façon qu'ont ces jeunes femmes de saisir la vie, ébranlent le public en rendant caduques ses grilles de perception, de compréhension. Ne se laissant pas enfermer dans les stéréotypes, ces femmes piochent dans leur héritage culturel, en choisissent ce qu'elles veulent pour devenir qui elles veulent. En disant non et en posant ce postulat comme acte fondateur, elles s'inventent elles-mêmes.

<https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lasserre/blog/221117/les-reves-et-les-revoltes-aussi-propos-de-desobeir-de-julie-beres>

17 novembre 2018

Désobéir : l'échappée girl

17 novembre 2018 / dans À la une, Aubervilliers, Avignon, Bordeaux, Coup de coeur, Dijon, Evry, Guingamp, Les critiques, Nanterre, Paris, Strasbourg, Théâtre

/ par Stéphane Capron



Charmine Fariborzi, Lou-Adriana Bouziane, Hatice Ozer et Séphora Pondi photo Willy Vainqueur

Ces quatre jeunes comédiennes dans le vent décoiffent sur scène. *Désobéir* raconte la France métissée et plurielle d'aujourd'hui sur la base d'un travail documentaire récoltée auprès de jeunes femmes à Aubervilliers. Un travail d'écriture et de restitution au plateau remarquable.

Désobéir est une pièce d'actualité créée en 2018 au Théâtre de la Commune. Lorsqu'elle est arrivée à la direction du CDN d'Aubervilliers, **Marie-José Malis** a lancé cette "collection dramatique" qui propose à des auteur.e.s et des metteur.e.s en scène de récolter la parole publique pour la transposer sur un plateau de théâtre. Certaines pièces deviennent des pépites comme cela a été le cas en 2015 pour *81 avenue Victor Hugo* d' **Olivier Coulon-Jablonka** – avec la présence sur scène de comédiens clandestins – qui a remporté un énorme succès avec ensuite une très belle tournée et une programmation au Festival d'Avignon en juillet 2016. Désobéir est la pièce d'actualité #9, elle a été créée en novembre 2017, elle poursuit aujourd'hui sa carrière.

La metteuse en scène **Julie Berès** et le dramaturge **Kevin Keis** s'ont recueilli la parole de jeunes femmes issues de l'immigration rencontrées auprès de diverses associations d'Aubervilliers. De cette matière travaillée avec la romancière **Alice Zeniter**, ils ont conçu une trame dramatique, à laquelle se sont ajoutées les propres

histoires des quatre comédiennes : **Lou-Adriana Bouziane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi** . Le résultat donne **une pièce magistrale** qui parle sans tabous de sexualité, de religion, des rapports femmes/hommes, des relations familiales. On évoque souvent ici le fait que le théâtre d'aujourd'hui n'est pas toujours très représentatif de la société française, à voir les réactions du public ado présent dans la salle, on peut dire que **Désobéir** touche son but.

La pièce s'ouvre sur le monologue poignant de Nour, jeune fille voilée, interprétée avec une sensibilité à fleur de peau par Hatice Ozer. Nour raconte comment elle s'est réfugiée dans la religion après avoir rencontré sur Facebook Hassan qui l'entraîne sur la pente dangereuse de la radicalisation pour prendre "la défense des frères et des opprimés". 847 messages plus tard, Nour se rend compte qu'il est déjà marié. Elle ne franchit pas la ligne jaune, mais conserve son hijab. " *L'islam est plus grand que mes erreurs et ma colère* ". Cette première scène est plus éclairante que n'importe quel témoignage ou reportage sur les effets nocifs de l'extrémisme religieux. A l'issue de ce monologue poignant, Hatice Ozer arrache nerveusement la moquette du plateau pour former un cratère au centre de l'espace. **Désobéir c'est crier sa rage. Ce que feront les autres comédiennes tout au long du spectacle.**

Charmine Fariborzi est une danseuse de hip-hop spécialisée en popping, qu'elle exécute dans des mouvements au ralenti de toute beauté, en racontant comme elle est parvenue à faire face à la violence de son père. Le personnage incarné par Lou-Adriana Bouziane explique avec beaucoup d'humour comment " *Le Coran n'est pas Harry Potter* ". Quant à Séphora Pondi, elle met le feu sur le plateau, entraînant le public dans une socca danse endiablée et joyeuse. La comédienne, formée à l'ERAC, passée par le programme « 1er acte » de Stanislas Nordey est rayonnante. Elle glace le public quand elle interprète en anglais le fameux discours de Dakar de **Nicolas Sarkozy** écrit par **Henri Gaino** : « *l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire. [...] Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. [...] Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès* ». Elle fait rire quand elle demande à un spectateur de lui donner la réplique dans le rôle d'Arnophle pour une scène de L'Ecole des femmes, et jouer ainsi le rôle d'Agnès que lui a promis un metteur en scène célèbre, avant de se raviser, par peur des réactions de voir le rôle être interprété par une jeune fille noire.

Ces filles ont "des couilles" comme elles le disent avec beaucoup d'humour dans le spectacle. A l'image de *F(1)ammes* d' **Ahmed Madani** qui a suscité un énorme enthousiasme depuis 2016, **Désobéir** est en passe de devenir un spectacle-culte. Le spectacle est en tournée pendant toute l'année 2019, et sera dans le Off à la Manufacture cet été à Avignon.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Désobéir

mise en scène Julie Berès

texte, dramaturgie Alice Zeniter, Kevin Keiss

scénographie Marc Lainé

chorégraphie Jessica Noita

création sonore David Segalen

création lumière Laïs Foulc

création vidéo Christian Archambeau

avec Lou-Adriana Bouziouane, Hayet Darwich, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi...

avec le soutien du FIJAD, Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, Drac et Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

<https://sceneweb.fr/desobeir-de-julie-beres-alice-zeniter-et-kevin-keiss/>

20 novembre 2018

Désobéir pour ne pas mourir à petit feu, quatre ados brûlent les planches

Sous la houlette de Julie Berès, quatre ados de banlieue issues de l'immigration s'emparent du plateau par la parole et la danse, dopées à la fougue de la jeunesse autant qu'à l'envie d'en découdre avec toute forme de stigmatisation réductrice, et c'est un bain de jouvence, d'intelligence et d'énergie communicative !

Faire de la désobéissance, de la parole non lissée, du coup de pied dans les préjugés, de l'indiscipline de la pensée, du corps révolté, le terreau pour regarder autrement la société, l'époque, sa complexité intrinsèque, ses contradictions, sa jeunesse souvent tue ou trop facilement étiquetée. "Désobéir", ce spectacle est né d'une autre manière de pratiquer le théâtre, impulsée par les commandes régulières de Marie-José Malis à la tête de la Commune, CDN d'Aubervilliers, intitulées "Pièces d'Actualité", nourries par la volonté de rompre avec l'entre-soi du théâtre, de s'inscrire dans le territoire, d'aller à la rencontre des gens du coin, d'ici, des voisins, pour générer une création ancrée, connectée à la réalité mitoyenne, juste là, de l'autre côté des portes du théâtre. Que le théâtre ne soit pas une forteresse imprenable, que l'institution ne laisse pas la moitié de la population sur le carreau, que nos plateaux soient des lieux où le monde se partage, que nos utopies ne soient plus seulement dans nos têtes mais dans nos tentatives concrètes.

C'est ainsi que Julie Berès, forte de cette proposition aux airs de mission, a choisi de se tourner vers des jeunes femmes issues de l'immigration, première génération, deuxième génération, troisième génération, et d'engager le dialogue, d'écouter, de recueillir confidences, témoignages, expériences, coups de gueule et confessions, doutes et contradictions, mettant en jeu famille, religion, amour, rapport au monde et réseaux sociaux, couleur de peau et rôles assignés. Des paroles sans fard, brutes de décoffrage, des souvenirs, des anecdotes, qui viennent dessiner des portraits complexes, multi-facettes, tracer des chemins de vie tortueux, des histoires douloureuses mais jamais plombantes, et surtout faire éclore des personnalités de femmes puissantes à l'orée de leur vie d'adulte, des femmes intelligentes, en pleine possession de leurs moyens, pleinement aptes à faire des choix par elles-mêmes, à s'emparer de leur propre destin. Le plateau devient la tribune de leur impertinence, l'exutoire de leurs incompréhensions, le tremplin pour leur élans de rébellion, la piste de danse pour exprimer leur énergie ravageuse, leur joie d'être là, leur force à la fois personnelle et collective.

Les quatre interprètes, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi, sont toutes formidables, drôles, effrontées, culottées, explosives, elles portent haut et fort ces monologues passés par le montage et le réagencement d'Alice Zeniter et Kevin Keiss, soucieux de garder leur verve, leur gouaille, la parole dans son jus, pour ne pas trahir ce qui fait la moelle de ces filles-là, leur liberté d'expression, autorisée par ce plateau-monde où tout est permis, même parler cul en public. Car ici les tabous, qu'ils soient liés au sexe ou religieux, volent en éclat. Ce qui importe c'est de dire sa vérité, toute nue, toute crue, de ne pas l'édulcorer, pour nous rappeler qu'elle est multiple, diffractée, mouvante et qu'elle n'appartient à personne. On sort de là interpellé, galvanisé et plus confiant dans l'avenir de notre société.

<http://www.pariscope.fr/base/desobeir-pour-ne-pas-mourir-a-petit-feu-quatre-ados-brulent-les-planches>

29 novembre 2018

« DÉSObÉIR » CECI EST MON CORPS, MON RÊVE ET MA RÉVOLTE

Né d'un minutieux travail d'enquête en Seine-Saint-Denis, « Désobéir » est une pièce éminemment politique autour du désir, de la spiritualité et de l'oppression. La parole restituée de jeunes femmes issues de l'immigration, nourrie et servie par des comédiennes remarquables.

On pourrait croire à une marche militaire, revue et corrigée. En effet, sur un plateau noir et dépouillé, quatre femmes vêtues de leurs habits quotidiens en guise d'uniformes dépareillés se suivent à pas plus ou moins coordonnés. Aucune n'appartient à la Grande Muette. Pourtant, ces civiles sont de véritables combattantes, dont les témoignages à venir s'apprentent à bousculer nos certitudes sur la religion, la domination masculine et le corps féminin. Très vite, dans un élan rageur, elles s'attaquent au mur pour y graver « Désobéir », le titre slogan d'une pièce renversante.

DANSE, RAGE ET DIGRESSIONS

L'une des protagonistes se plante devant le public. Elle est voilée. Derrière elle, son image pixellisée apparaît en direct. Avec des mots simples, elle



raconte la prise de conscience de son ras-le-bol des révoltes de salon et sa rencontre, sur un réseau social, avec l'affable et disponible Hassan. La deuxième a survécu aux coups de son père et à l'internement en affirmant sa part masculine et en dansant inlassablement pour transcender sa rage et s'extirper d'un environnement familial coercitif. La troisième évoque

son enfance de Normande évangéliste et Agnès, le rôle de « l'École des femmes » qui lui était dévolu avant de lui échapper pour d'obscures raisons politiques. Ce pan du récit entraîne d'ailleurs la pièce dans une digression participative cocasse et inattendue. Enfin, la dernière revendique avec candeur et détermination son goût pour le Coran et la viande de porc.

Créé au Théâtre de la commune d'Aubervilliers en 2017, « Désobéir » est inspiré de rencontres avec des femmes de Seine-Saint-Denis issues de l'immigration. L'œuvre est également nourrie de l'écriture du dramaturge Kevin Weiss et de la romancière Alice Zeniter, et étoffée des apports personnels des quatre incroyables comédiennes. Elles campent avec une énergie communicative et une force explosive des personnages troublants et insaisissables, dont le discours autour du désir, de la vie spirituelle et de l'oppression masculine nous hante bien après la fin de cet enthousiasmant spectacle. ★ **M. M.**

« DÉSObÉIR ». MISE EN SCÈNE DE JULIE BÉRÈS. Au Théâtre de la cité internationale (Paris) jusqu'au 8 décembre. À Aubervilliers (93) du 13 au 21 décembre. Les 25 et 26 janvier à Cergy-Pontoise (95). En tournée jusqu'en juillet. Dates sur le site de la compagnie : lescambrioleurs.fr

Libération

30 novembre 2018

«Désobéir», quatuor libéré des carcans

Quatre jeunes filles d'Aubervilliers brillent par leur liberté de parole dans la pièce documentaire que leur consacre la metteure en scène Julie Berès.

C'est une «pièce d'actualité» telle qu'en commande depuis quelques saisons le Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) à des artistes en leur posant cette question: «*La vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art?*» Une petite forme – peu de décor, peu de moyens –, jouée l'année dernière, qui a monté en puissance depuis sa création à la Commune, que les théâtres s'arrachent, et qui suscite un emballement sur les réseaux sociaux. Le public venu de tous horizons interagit avec les quatre actrices – Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et

Sephora Pondi – qui, chaque soir, élargissent l'espace et l'amplitude de leur jeu. C'est donc un spectacle sur les vertus de la désobéissance qui échappe cependant aux bons sentiments et au moralisme, et un sujet plombant – l'asservissement des jeunes filles par la religion, la famille ou les stéréotypes, et comment s'en extraire – qui se révèle extrêmement joyeux grâce à l'aisance et la vitalité des interprètes, qui ne cachent pas leur plaisir d'être sur scène.

Guerrières. La metteure en scène Julie Berès joue sur une ambiguïté: interprètent-elles ou non leur propre rôle? Ou sont-elles simplement des jeunes actrices et une danseuse (Charmine Fariborzi) très douées, qui s'emparent de la vie des autres? Eh bien tout à la fois, et ce qui importe est comment les mots ricochent dans les quatre corps presque encore adolescents, et font surgir, à travers la multitude des voix, des vérités mobiles. Les quatre jeunes



femmes entrent sur scène par la salle, groupées, comme des guerrières. Et tout à coup, Nour (Hatice Ozer) est seule face à la scène pour raconter comment elle est entrée en religion contre l'avis de ses parents, et a été bernée par un fiancé lointain déjà marié. Nour, ou son interprète – on ne doute pas qu'elles se confondent –, a un visage doux et elle sourit tout le temps. Ce qui pourrait s'apparenter à un témoignage journalistique est reçu dans sa singularité.

Saccades. Julie Berès, qui a collecté pendant un an une multitude de récits avant d'en concevoir un collage avec l'aide des écrivains Alice Zeniter et Kevin Keiss, a bien

fait de situer ce monologue à l'orée de son spectacle qui ne cessera de se complexifier. Ce qui frappe dans sa mise en scène est qu'avec un rien elle parvient à créer des intensités, des contrastes, un genre de sophistication, une ombre chinoise, une extraction du sol sur le plateau, si bien que chacun des aveux s'apparente à une fouille archéologique, trésor douloureux qu'il faut à la fois garder et transformer. Il y a Charmine qu'on enferme dans une chambre en hôpital psychiatrique jusqu'à ce que la danse la sauve, et son interprète, qui commence à parler en dansant sous forme de saccades, percute la scène de son énergie. Ou Sephora, qui raconte comment sa peau noire lui a inter-

dit à jamais le rôle d'Agnès dans *l'Ecole des femmes*, alors même qu'elle avait été choisie par le metteur en scène. Ou encore Hatice, iranienne, plus libre selon son père «*que tous les hommes de la famille*», et c'est un reproche. Le spectacle procède par strates et intersections, avec un point d'acmé, quand les quatre actrices réinterprètent donc cette Agnès interdite.

ANNE DIATKINE

DESOBÉIR

m.s. JULIE BERÈS Théâtre de la Cité internationale, 75014, jusqu'au 8 décembre. Et du 13 au 21 décembre à la Commune à Aubervilliers (93), du 9 au 19 mai à Paris-Villette, 75019.

“Désobéir, c’est choisir”

La metteuse en scène Julie Berès a recueilli les témoignages de jeunes femmes issues de l’immigration. Elles évoquent la radicalisation, la misogynie et le racisme qu’elles subissent au quotidien dans un spectacle fort et édifiant, intitulé *Désobéir*.

PROFOS RECUEILLIS PAR CARRINE ROY

Créée en novembre 2017 dans le cadre de la quatrième saison des « pièces d’actualité » initiée par Marie-José Malis, directrice du Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), *Désobéir*, pièce de Julie Berès, ne devait durer qu’une soirée. Mais devant l’engouement massif pour ce « spectacle documentaire », il entame une grande tournée à travers la France. Ces portraits de jeunes femmes réalisés à partir de témoignages d’habitantes d’Aubervilliers et des communes alentour questionnent leur place dans la société. On suit avec émotion leur combat contre le poids de la tradition, le sectarisme, tout en partageant leurs rêves et leur désir d’émancipation... Pour Julie Berès, le théâtre est une tribune, un endroit où l’on peut se poser les bonnes questions. Avec sa compagnie, Les Cambrioleurs, fondée en 2001 à Brest (Finistère), elle a développé un programme d’actions culturelles en milieu scolaire et universitaire, dans les maisons de retraite, les prisons et les hôpitaux. Ses créations, en prise avec le réel, sont régulièrement programmées au Théâtre de Chaillot, à Paris, et sur de nombreuses scènes nationales. *Désobéir* ne fait pas exception.

CAUSETTE : La pièce commence par le témoignage d’une jeune fille en jilbab (vêtement qui couvre la tête et l’ensemble du corps à l’exception des pieds, des mains et du visage)...

JULIE BÈRES : Le point de départ de ce spectacle était la radicalisation. À partir d’un témoignage réel, je souhaitais montrer comment une jeune femme choisit de se radicaliser pour se construire, puis comment elle se libère... Et montrer aussi qu’il existe plein d’autres modèles de construction possible. Avec mes collaborateurs, Kevin Keiss et Alice Zeniter, nous avons collecté, grâce à l’aide d’associations, de nombreux témoignages de jeunes filles entre 18 et 25 ans en voie de déradicalisation. Je les ai enregistrées pour comprendre le processus. Quand elles se radicalisent, elles sont, en général, dans un moment de grande fragilité, de doute sur l’existence, sur leur identité, la valeur de la vie. Et puis elles rencontrent, souvent sur Internet, un homme qui leur dit : « Je comprends ta souffrance, elle est normale ; et ta lutte et ta colère, tu peux en faire quelque chose, et nous, on a besoin de toi. » Pour elles, au départ, c’est d’un romantisme absolu.



La collecte de ces témoignages

a-t-elle été difficile ?

J.B. : Oui, très difficile. Ces jeunes femmes ne révèlent pas leurs vraies identités et il y a beaucoup de secrets autour d’elles. J’ai fait la connaissance d’une jeune fille partie en territoire islamiste et qui a réussi à revenir. Je pensais qu’elle allait suivre le processus de création et, finalement, elle a disparu du jour au lendemain. Elle n’a pas assumé le fait de donner son témoignage. Cela m’a mise en colère. C’était très



Les quatre comédiennes choisies par Julie Baris pour *Désobéir* ont résisté au poids de la tradition et aux injonctions sociales. Ici, Séphora Pendi, issue d'une famille camerounaise.

complicé ! Je me disais : « *Qu'est-ce que l'on va dire à la jeunesse d'Aubervilliers ?* » Et puis mon sujet a commencé à s'élargir. J'ai laissé tomber l'idée de faire un spectacle uniquement sur la radicalisation. Je me suis intéressée à d'autres jeunes femmes issues, pour la plupart, de la troisième génération de l'immigration. Par ce spectacle, je tente de comprendre comment autant de jeunes se disent qu'ils n'ont pas leur place dans cette société. Je raconte l'échec de la société française, les inégalités, le racisme...

© M. VAINQUEUR

Avec l'aide de l'association Femmes sans voile d'Aubervilliers, la Brigade des mères de Sevrans, les élèves de l'option théâtre du lycée Le Corbusier d'Aubervilliers, l'association 1000 Visages, le dispositif 1^{er} Acte... vous avez pu gagner la confiance de ces jeunes filles. Elles vous ont livré ce qu'elles avaient sur le cœur...

J.B. : Elles nous ont raconté leurs détresses, leurs solitudes... La double misogynie à laquelle ces jeunes femmes sont confrontées

est terrifiante ! Celles qui vivent dans un milieu familial très traditionnel n'ont pas les mêmes droits que leurs frères. L'extrême autorité du père et des frères est considérée comme une valeur. C'est même une fierté et l'éducation passe par ça ! Je parle de toutes formes de traditions, pas de la religion. Et il y a la misogynie plus pernicieuse d'une France qui dit que le problème des femmes est réglé alors qu'il y a une disparité de salaires, de postes, un plafond de verre présent à peu près dans tous les domaines.

Les quatre comédiennes ont grandi à Aubervilliers. Charmine Fariborzi est d'origine iranienne, Hatice Ozer est franco-turque, Lou-Adriana Bouziouane est d'origine algérienne et Séphora Pondi est issue d'une famille d'immigrés camerounais. Comment les avez-vous choisies ?

J.B. : Parmi toutes les jeunes femmes que j'ai rencontrées, j'ai décidé de construire le spectacle avec quatre d'entre elles. Elles ont accepté de nous raconter comment elles se sont construites dans un monde où cela reste plus violent d'être une femme. Elles ont un humour extraordinaire et sont assez exemplaires. Chacune a trouvé un territoire de résistance : Charmine avec la danse, Séphora et Lou avec la littérature et Hatice avec le théâtre et les beaux-arts. Elles ont connu des moments très durs : la précarité extrême, la violence des pères, des frères... J'apprécie leur capacité à dénoncer des choses, mais en ayant dépassé un certain niveau de colère. Il n'y a plus de haine. Grâce à une grande spiritualité et tolérance, chacune à sa façon a dit non ! Non à la tradition, à des injonctions sociales qui auraient pu les tirer vers le bas. Elles sont courageuses et témoignent à visage découvert. C'est une mise à nu. Mais la mise en scène évite tout effet de télé-réalité, le public ne sait pas quand c'est leur propre témoignage ou celui d'autres jeunes femmes. Cela crée une ambiguïté.

L'écriture de cette pièce a duré un an. Comment avez-vous procédé ?

J.B. : On a conservé les témoignages qui nous ont le plus touchés, on a travaillé sur la transversalité des thèmes en restant très proche du langage de ces jeunes femmes. C'était très important. Alice, Kevin et moi, on a voulu disparaître. Ce fut surtout un

travail de montage, comme en vidéo. À partir de ce matériau, on a inventé une forme fictionnelle, onirique...

Il y a des moments drôles et ironiques : lorsque les filles revisitent avec leur gouaille *L'École des femmes*, de Molière, ou quand elles disent qu'elles mouillent devant un beau mec et qu'à lui on ne demande pas de se voiler...

J.B. : Ce sont leurs mots, elles parlent comme ça dans la vie ! Chacune, à sa

“Chacune, à sa manière, raconte, de façon crue ou non, son rapport au mariage, à la sexualité, sa lecture du Coran...”

Julie Berès, metteuse en scène



manière, raconte, de façon crue ou non, son rapport au mariage, à la sexualité, sa lecture du Coran, sa vision des religions, sa position sur le voile pour apporter la contradiction, car il n'y a pas de réponse unique.

Des parties dansées ont été chorégraphiées en collaboration avec

Jessica Noita...

J.B. : Dans la vie, elles font des *battle*, c'est une façon de s'affronter, de se connaître. Je n'ai jamais vu des échauffements comme ça dans mes équipes ! Charmine, elle, enseigne le popping [contraction et décontraction des muscles en rythme, ndr]. Elle nous raconte en dansant des fragments d'histoires vécues : les renvois des lycées « pour attitude pathologique d'indiscipline chronique », les menaces avec un couteau face à un père violent, les séjours en pédopsychiatrie... Et sa performance est incroyable !

Leurs familles sont-elles venues voir la pièce ?

J.B. : Pour l'instant, leurs pères n'ont pas été invités. Elles m'ont dit qu'ils ne peuvent pas entendre leurs propos. Seule la mère de Charmine est venue et elle a été très touchée par le spectacle. ●



Désobéir, de Julie Berès.

Avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi. Jusqu'au 8 décembre au Théâtre de la Cité internationale, à Paris ; du 13 au 21 décembre à La Commune d'Aubervilliers (93), puis en tournée.

Soleil Blanc, de Julie Berès.

En tournée. Infos sur Lescambrioleurs.fr

7 décembre 2018



Willy Vianqueur

THÉÂTRE

LES DÉCOIFFEUSES

“Désobéir”, disent-elles

La vie des gens d'ici, qu'inspire-t-elle à votre art ? » C'est la question qui préside aux « pièces d'actualité » proposées par le Théâtre de la Commune à Aubervilliers. La dernière en date est signée de la metteuse en scène Julie Berès, épaulée à l'écriture par Kevin Keiss et Alice Zeniter. Julie Berès a cueilli la parole de quatre jeunes femmes. Elles s'appellent Lou-Adriana, Charmine, Haticce et Séphora. Elles sont nées ici, ont leurs racines en Kabylie, en Iran, au Maroc. L'une d'elles se met à porter le voile à l'adolescence par amour, avant de l'envoyer valser. L'autre échappe aux cris et aux coups en découvrant la danse. La troisième, fille d'Africains évangélistes, aimerait bien jouer Agnès dans

l'Ecole des femmes, mais est un peu trop noire pour le rôle. Rêves hissés haut et souvent étouffés. Loin de se lamenter sur leur sort, ces quatre bêtes de scène dévoilent une énergie de tous les diables. Elles empoignent la vie, les mots, disent leur rapport à la religion, à la société, aux hommes aussi, s'indignent, avec humour souvent. Vont, courent, dansent (au risque de s'essouffler) et se racontent dans un show survitaminé sans chichi, cliché ou démagogie. Ces filles-là, elles sont terribles ! ■
NEDJMA VAN EGMOND

Désobéir jusqu'au 8 décembre, Théâtre de la Cité internationale, Paris XIV^e ; du 13 au 21 décembre, Théâtre de la Commune, Aubervilliers.

Le Journal du Dimanche

9 décembre 2018

Désobéir ★★★☆

Quatre comédiennes décapantes (Séphora Pondi, Hatice Ozer, Charmine Fariborzi, Lou-Adriana Bouziouane) portent les paroles de jeunes femmes confrontées au machisme et au racisme. Récoltés par Julie Berès et Kevin Keiss dans le milieu associatif à Aubervilliers, ces témoignages captivants se mêlent sous nos yeux dans un ballet très physique, tendu. Le dispositif rappelle celui de *F(D)ammes*, d'Ahmed Madani et, de même, prend à bras-le-corps les questions de la soumission et du poids de la filiation. Ici, l'énoncé paraît plus violent. Mais leur transe emporte ces drôles de filles vers une saine propension à s'inventer elles-mêmes, à dire non aux dominations, aux stéréotypes, au pessimisme ambiant. Contournant les écueils d'un théâtre documentaire qui serait tenté par le pathos, cette *École des femmes* du XXI^e siècle passe son message avec humour, force et énergie. ● **ALC.**

Théâtre de la Commune à Aubervilliers, du 13 au 21 décembre. 1 h 15.

11 décembre 2018

Ode aux rebelles

Julie Berès a monté une pièce coup de poing, « Désobéir ». Ou comment conquérir son identité en se libérant du carcan familial. A voir à Aubervilliers (93).

AUBERVILLIERS | 93

PAR VALENTINE ROUSSEAU

LA PIÈCE s'ouvre sur une jeune femme voilée, pleine de colère. Elle se termine par des propos salaces entre filles. « Désobéir », de Julie Berès, envoie valser les traditions, flanque quelques uppercuts aux pères rigides et libère la parole des jeunes femmes issues de l'immigration. Sur scène, pas de décor ni de costumes, mais des textes d'aujourd'hui pour du théâtre d'actualité.

Julie Berès a collecté durant six mois la vie de jeunes femmes, « toutes issues de l'immigration de 2^e ou 3^e génération ». « Elles expriment pour beaucoup du dégoût par rapport au

consommérisme, au libéralisme. Elles ont le sentiment que la société n'a pas besoin d'elles. » Sur scène, quatre de ces jeunes femmes jouent leurs vies mêlées à des pans d'autres vies. Ces comédiennes, qui dansent aussi, s'imposent en indignées qui ont dû dire « non » pour se construire.

“ POUR MON PÈRE, JE DEVAIS EXISTER EN MINIATURE ”
CHARMINE,
L'UNE DES COMÉDIENNES

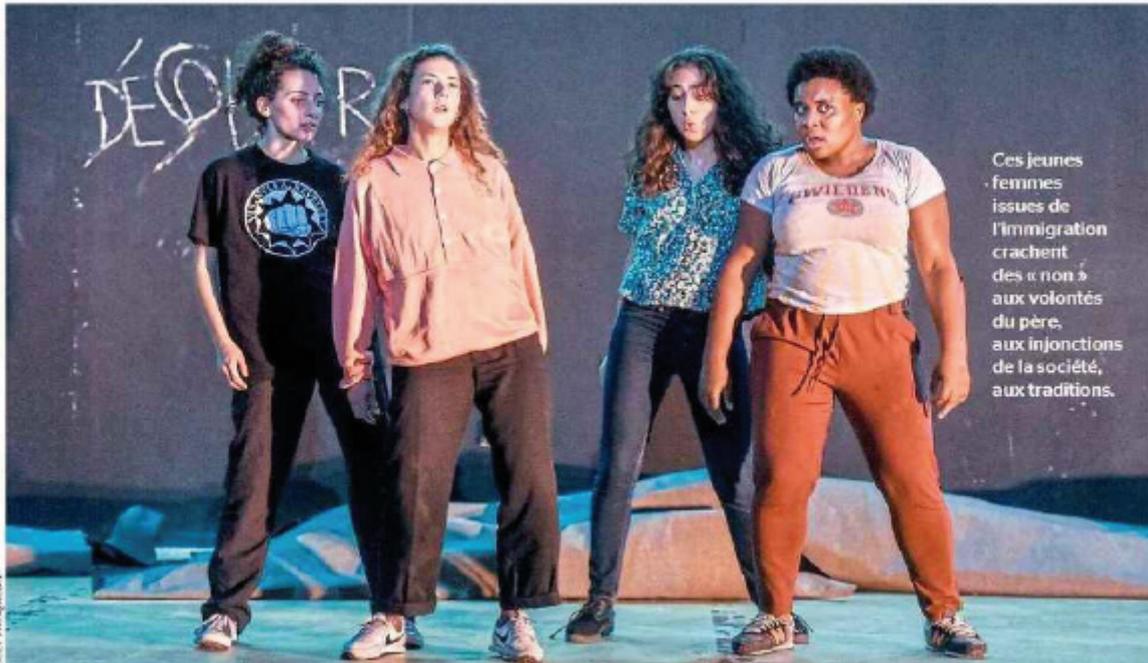
Charmine, la rebelle bagarreuse, a été virée de tous les collèges. Elle était frappée par son père depuis son enfance — « pour lui, je devais exister en miniature ». Et a choisi la danse comme issue de secours. Sur

scène, elle excelle dans le popping du hip-hop saccadé. Hâtice arrive sur scène voilée (elle emprunte la vie d'une autre). Au collège, elle déversait sa honte, sa tristesse, sur son mur Facebook. Un mystérieux Hassan saute sur cette détresse, lui envoie 847 messages. Naissance d'un amour virtuel, promesse d'un mariage. Mais quand elle découvre qu'Hassan a filé en Syrie, qu'il est déjà marié, elle coupe les ponts. « Qu'il fasse sa guerre indigne tout seul ! »

Séphora, d'origine camerounaise, n'en pouvait plus des loyers impayés de son père évangéliste qui réveillait la famille la nuit pour prier et démenageait à cause des dettes. « Les gens ont encore plus peur des pauvres que des étrangers », lance-t-elle.

La galerie de personnages pose la question : comment s'inventer soi-même ? Ces jeunes femmes crachent des « non » aux volontés du père, aux injonctions de la société, aux traditions. Elles se sont opposées pour savourer la liberté de danser, d'écrire, de jouer, de prier. Sur scène, elles débattent du port du voile, de la soumission, de leur insulte préférée, de leurs faiblesses. Désobéir est une ode au courage d'être soi.

De jeudi au 21 décembre.
Le mardi, mercredi, jeudi à 19 h 30, vendredi à 20 h 30, samedi à 18 heures, dimanche à 16 heures. Le jeudi 20 décembre à 14 h 30.
Centre dramatique national Aubervilliers, 2, rue Edouard-Poisson. Tarif : de 6 à 24 €.



Ces jeunes femmes issues de l'immigration crachent des « non » aux volontés du père, aux injonctions de la société, aux traditions.

ELLY VANDER

12-18 décembre 2018

Pièce d'actualité n°9: Désobéir

Mise en scène de Julie Bérés.
Durée: 1h15. A partir du 13 déc.,
19h30 (mar., jeu.), 20h30 (ven.),
18h (sam.), 16h (dim.), Théâtre
de la Commune, 2, rue Edouard-
Poisson, 93 Aubervilliers,
01 48 33 16 16. (12-24 €).

■ Le théâtre est ainsi fait que certains spectacles, dans le cours d'une saison, ouvrent des brèches dans lesquelles s'engouffrent, à leur suite, d'autres représentations. Difficile de ne pas voir en *Désobéir* un prolongement de *F(l)ammes*, d'Ahmed Madani. Le principe est le même : il s'agit d'ouvrir la scène à des jeunes femmes issues de la diversité. Elles sont donc quatre qui surgissent devant nous et, avec une vitalité contagieuse, y expliquent comment elles ont appris à dire non : à la religion, aux hommes, à la société, au destin qui leur était réservé. Si leur propos emporte l'adhésion, on a des doutes sur cette façon, curieuse, qu'a la direction d'acteur de leur compliquer le travail et d'entraver, par exemple, leur prise de paroles par une surexcitation des corps dont on ne saisit pas bien l'intérêt et qui, du coup, fait écran entre elles et le public.



20 décembre 2018

VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES !



Désobéir pour exister

Par Jean-François Cadet

Diffusion : jeudi 20 décembre 2018



Photographie du spectacle «Désobéir» avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi. © AxelleDeRussé

Désobéir est une pièce coup de poing, sans décor ni costume, mais avec quatre jeunes femmes pleines d'énergie et de talent. Pleines de liberté aussi, car c'est un spectacle qui parle sans tabou des traditions, de la religion, du sexe ou encore de rapports entre les générations, avec des mots simples et forts. Comment être soi-même, comment conquérir sa propre identité, comment briser les carcans en tout genre ? En désobéissant, nous disent ces quatre comédiennes, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi, réunies pour un théâtre d'actualité sur la scène du Théâtre de la Commune à Aubervilliers, en région parisienne, avant une grande tournée prévue en 2019. Une pièce conçue et mise en scène par Julie Bérés avec la collaboration de Kevin Keiss et Alice Zeniter.

Avec : Julie Bérés et Kevin Keiss

<http://www.rfi.fr/emission/20181220-desobeir-piece-theatre>

Revue de presse - tournées

Théâtre de la Cité Internationale

Théâtre du blog
« *Désobéir*, texte, conception et mise en scène de Julie Bérès »,
Véronique Hotte
16 novembre 2018

Un Fauteuil pour l'Orchestre
« *Désobéir*, mise en scène de Julie Bérès, au Théâtre de la Cité Internationale »,
18 novembre 2018

Maison de la musique de Nanterre

La Gazette de la Défense
« *Pièce d'actualité n°9 : Désobéir* »,
8 mars 2019

Nanterre Info
« L'émancipation passe par la désobéissance »,
Guillaume Gesret
7 mars 2019

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine (TnBA)

Inferno Magazine
« *Pièce d'actualité n°9 - Désobéir*, être ou naître pas »,
Yves Kafka
22 mars 2019

Toute La Culture
« *Pièce d'actualité n° 9 : Désobéir* »,
Eriksen
8 avril 2019

16 novembre 2018

Désobéir, texte, conception et mise en scène de Julie Bérès

Posté dans 16 novembre, 2018 dans [critique](#).

Désobéir, collecte de témoignages et texte de Julie Bérès et Kevin Keiss, avec la participation d'Alice Zeniter, conception et mise en scène de Julie Bérès



Crédit photo : Willy Vainqueur

Rencontrer de jeunes femmes d'Aubervilliers dans la banlieue parisienne et issues des première, deuxième et troisième générations d'émigrés: une mission que s'est donnée la metteuse en scène qui se pose la question de la reconnaissance, mais aussi de la naissance de soi. Pour ce spectacle créé en 2017 au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, Julie Bérès s'est mise à l'écoute des souvenirs de ces jeunes filles trop souvent absentes des scènes. Car vues à l'extérieur selon les normes occidentales mais aussi dans leur famille comme porteuses d'un héritage socio-culturel et religieux.

Ces jeunes femmes souffrent d'abord d'un cadre familial traditionnel. Baïllonnées symboliquement, et interdites d'être à soi, elles subissent une double peine : racisme et machisme, avec assignation à résidence. *Désobéir* revient donc à ne se laisser happer dans des engrenages décisifs. Un plateau de théâtre devient alors pour chacune d'elles un espace de parole libérée et d'expression de soi authentique, une possibilité de parler vrai avec le public et avec soi, une manière de danse et de course ludiques. Avec interpellations, adresses aux spectateurs et à la vie en général...

La scène entre Arnolphe (elles demandent à un spectateur de lire un extrait de *L'École des femmes*), et Agnès représentée par les quatre jeunes femmes jouant le personnage seules ou en chœur, est tout à fait savoureuse. Elles se moquent et tournent en ridicule le discoureur, puis, suivies par toutes les femmes du monde, agressent verbalement les hommes abuseurs, forts de leur puissance ancestrale illégitime. Et elles en arrivent même à faire des trous dans le mur au lointain. Une jeune fille s'avance voilée sur le plateau ; sourire aux lèvres et peine au cœur, elle évoque la découverte de l'Islam, la trahison amoureuse et le poids des héritages. Le cours d'histoire-géographie lasse la collégienne car les cartes étudiées, dit-elle, sont celles de Blancs, avec mer en bleu et continents où les bébés ont le ventre ballonné. La révolte couve et elle se réfugie sur son mur Facebook où elle fait la connaissance de son premier amour, un homme de foi qui la convertit puis qui la trompe. Retour à soi et à la maison, la jeune femme éprouvée garde l'Islam mais transcende le mensonge subi.

Une autre raconte sa passion pour la danse, hors des attentes familiales, en se battant contre les préjugés quand les parents n'accordent pas si aisément l'émancipation aux jeunes filles! Grâce à cette sorte d'école de formation bien menée et finalement gagnée, elle aura trouvé sa raison de vivre. Une troisième raconte les souffrances qu'elle a subies dans une famille où le père et les frères menaient la danse, avec à la clé, des séries d'interdits imposés à la mère et à la fille. Quant à la quatrième jeune femme, de famille évangéliste, il lui a fallu supporter les lubies d'un père qui, incroyant, est subitement passé à une religion qu'il veut imposer à tous. Mère en pleurs entre la fille et son père qui assiste au désenroulement de la fille que le diable est certainement venu visiter, comme le pensent les parents. Gouaille, joutes verbales, spontanéité de la gestuelle, danses et courses effrénées (chorégraphie de Jessica Nolta): les interprètes s'amusent, ivres de s'être trouvées et d'avoir miraculeusement réalisé ce mystère existentiel Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, et Séphora Pondilles se sont en effet battues pour exister... Elles enchantent le public par leur tonicité.

<http://theatredublog.unblog.fr/2018/11/16/desobeir-texte-conception-et-mise-en-scene-de-julie-beres/>

Un Fauteuil pour L'Orchestre

18 novembre 2018

Désobéir, mise en scène de Julie Berès, au Théâtre de la Cité Internationale

Nov 18, 2018 | Commentaires fermés sur Désobéir, mise en scène de Julie Berès, au Théâtre de la Cité Internationale



© Willy Vainqueur

fff article de Toulouse

Quatre jeunes femmes viennent griffonner sur un mur, comme signe manifeste et libertaire, « Désobéir ». Ainsi se revendique le début de ce spectacle. Conçu à partir de témoignages de femmes glanés dans les quartiers d'Aubervilliers, ce show sur-vitaminé et quasi-journalistique nous livre des fragments de vie étonnants, dessinant le portrait profond et plein d'aventure d'une jeunesse vivifiante et trop souvent évincée des plateaux de théâtre. On rend ici la parole à une génération oubliée et pourtant au combien dans le besoin de s'exprimer.

De la manière la plus simple et la plus directe, les quatre comédiennes nous transmettent des récits tout aussi beaux qu'inquiétants. A chaque part d'ombre on y trouve une part de lumière. C'est ici toute la subtilité de ce spectacle qui ne tombe pas dans un militantisme fade, mais sait ouvrir de légères brèches pleines de nuances, et écarter l'univoque ou le conforme afin de faire débat et d'approcher au plus près de la vérité. Elles quatre convoquent une kyrielle de sujets transpirants une actualité cruelle, comme la question du choix religieux, de l'immigration, ou encore du racisme. C'est aussi et surtout du sort de la femme dont on nous parle de manière tout à fait sensible. Il ne s'agit pas d'un féminisme gênant et clivant, mais bien celui d'une prise de conscience intelligente et engagée. En passant par beaucoup d'humour, Julie Berès fait de son spectacle une proposition éminemment accessible et universelle tout en laissant le spectateur intranquille. Il est si beau par ailleurs de voir une salle de théâtre métissée, plein de jeunes gens, rire sans plus se tenir.

Il faut dire que ces quatre jeunes comédiennes, qui sont à nos yeux de grandes promesses pour le théâtre et qui sont à suivre sans nul doute, captent avec beaucoup de finesse l'endroit de jeu où nous avons allègrement envie de les suivre. D'une énergie folle et d'une générosité rare, elles portent à la fois l'élégance et la rage d'une Beyoncé. On ressort de ce spectacle avec un enthousiasme fort et une envie solidaire de soulever le monde.



© Willy Vainqueur

Désobéir, conception et mise en scène Julie Berès

Dramaturgie Kevin Keiss

Collecte des témoignages et travail sur le texte Julie Berès et Kevin Keiss, avec la participation d'Alice Zeniter

Chorégraphie Jessica Noita

Scénographie Marc Lainé et Stephan Zimmerli

Costumes Elisabeth Cerqueira

Création sonore David Segalen

Création lumières Laïs Foulc

Création vidéo Christian Archambeau

Avec Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Sephora Pondi

Du 13 au 8 décembre 2018

Théâtre de la Cité Internationale

17, bd Jourdan

75014 Paris

<http://unfauteuilpoulorchestre.com/desobeir-mise-en-scene-de-julie-beres-au-theatre-de-la-cite-internationale/>

7 mars 2019

En direct

[Retour](#)

Le 07/03/19

« L'émancipation passe par la désobéissance »

Par Guillaume Gesret



À l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, la Maison de la musique programme la pièce de théâtre *Désobéir*. Sa metteuse en scène, Julie Bérès, confirme la pertinence de cette programmation.

Votre spectacle *Désobéir*, créé en 2017, fait-il écho à la Journée internationale des droits des femmes ?

Julie Bérès : Bien sûr. Cette pièce retrace le parcours de quatre jeunes femmes qui dépassent les assignations sociales pour vivre pleinement qui elles sont. Un jour, elles ont dû dire non aux injonctions de la religion et de la tradition des pays de leurs parents (Iran, Turquie, Cameroun et Maroc). Ces filles de moins de 25 ans font aussi face à la misogynie de la société française et parlent sans tabou des rapports hommes-femmes et de sexualité. Sur scène, elles l'expriment de façon poignante.

Comment avez-vous construit cette pièce ?

J. B. : J'ai recueilli la parole d'une dizaine de jeunes filles issues de l'immigration à Aubervilliers. À partir de ces récits de vie, j'ai travaillé avec la romancière Alice Zeniter et le dramaturge Kévin Keiss pour écrire la pièce. Les quatre filles sur scène font partie des personnes qui ont témoigné. Leurs textes alternent entre leur propre histoire et des éléments fictionnels.

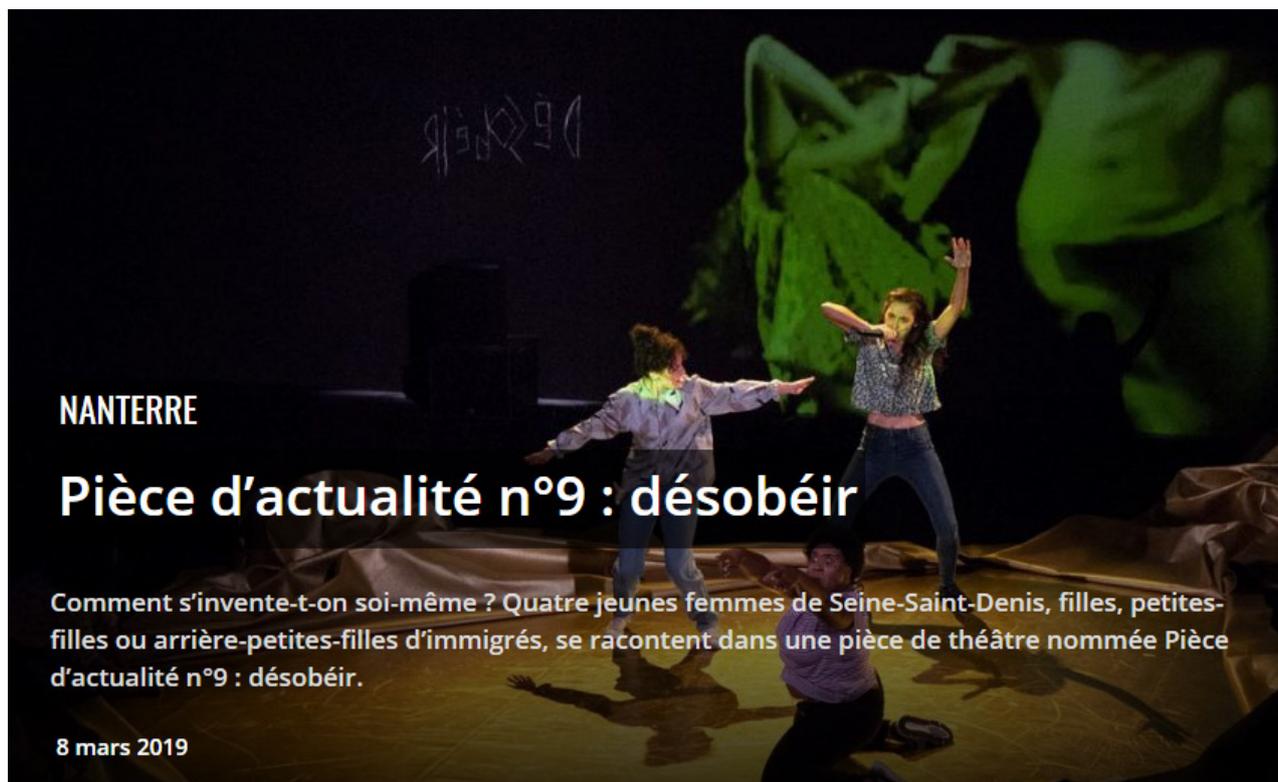
Les quatre jeunes filles ont dû désobéir pour s'émanciper. Pour être libres, les femmes doivent-elles apprendre à dire non ?

J. B. : J'en suis convaincue, les femmes doivent empoigner leur vie, quitte à désobéir. Cela vaut aussi pour les hommes qui aspirent à être libres. L'émancipation passe par la désobéissance.

Dates à retenir : vendredi 8 et samedi 9 mars, à 20h30, à la Maison de la musique.

<http://www.nanterreinfo.fr/-lemancipation-passe-par-la-desobeissance->

8 mars 2019



NANTERRE

Pièce d'actualité n°9 : désobéir

Comment s'invente-t-on soi-même ? Quatre jeunes femmes de Seine-Saint-Denis, filles, petites-filles ou arrière-petites-filles d'immigrés, se racontent dans une pièce de théâtre nommée Pièce d'actualité n°9 : désobéir.

8 mars 2019

Les 8 au 9 mars prochain à 20 h 30, la Pièce d'actualité n°9 : désobéir, sera interprétée à la salle de spectacle de la Maison de la musique de Nanterre. Comment s'invente-t-on soi-même ? Quatre jeunes femmes de Seine-Saint-Denis, filles, petites-filles ou arrière-petites-filles d'immigrés, se racontent dans une pièce de théâtre vive, lucide et politique composée à partir de leurs témoignages.

Elles ont moins de 25 ans, vivent à Aubervilliers ou alentours et leur culture française se mêle à celle de la Kabylie, du Maroc et de l'Iran. Un jour, elles ont dû désobéir, dire non, pour vivre pleinement qui elles sont. De leur lien à la famille, de leur rapport à la tradition, la religion et l'avenir, sont nés des récits, drôles ou douloureux, orchestrés par la metteuse en scène Julie Berès, le dramaturge Kevin Keiss et l'écrivaine Alice Zeniter en une polyphonie féminine.

A rebours des discours, le spectacle est né du désir de faire entendre les inaudibles.
« Quelle force, quelle radicalité faut-il pour trouver sa liberté ?, questionne le site internet de la mairie de Nanterre. Soyons à leur écoute : ce sont des jeunes filles d'aujourd'hui ».
Plus de renseignements, au 01 41 37 94 21, ou sur le site internet de la Maison de la musique.

<https://lagazette-ladefense.fr/2019/03/08/piece-dactualite-n9-desobeir/>

22 mars 2019

« **PIECE D'ACTUALITÉ N°9 – DÉSOBÉIR** », ÊTRE OU NAÎTRE PAS

Posted by *infernolaredaction* on 22 mars 2019 · [Laisser un commentaire](#)



« **Pièce d'actualité n°9 – Désobéir** », conception et mise en scène Julie Berès, TnBA du 19 au 23 mars. Production La Commune CDN d'Aubervilliers.

Quatre jeunes femmes au pas décidé arpentent « en tous sens » le plateau nu, plongeant résolument leur regard dans celui des spectateurs. D'emblée se dégage de leur fière posture, l'affirmation de naître à une existence que l'on aurait voulu leur dérober. Puis, interrompant leur ballet groupé, elles se dirigent vers le fond de scène tendu d'une bâche noire pour y graver en miroir leur graff... qu'un selfie projeté révélera. « Désobéir », tel est en effet l'enjeu de ce prologue annonciateur de la question fondamentale tramant cette performance « branchée ». A partir du recueil des réalités vécues par des héritières de l'immigration, Julie Berès et son équipe (collaboration notamment d'Alice Zeniter pour l'écriture) a construit un objet artistique qui, loin de documenter les situations vécues par ces jeunes femmes d'Aubervilliers et alentour, en exprime l'essence pour la porter jusqu'à nous dans un élan d'énergie communicative atteignant en plein plexus.

Qu'elles se nomment Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer ou Sephora Pondi, elles ont en commun d'être françaises porteuses d'un héritage kabyle, marocain, iranien ou encore d'autres contrées hors hexagone. Toutes – jouant leur histoire réécrite – sont confrontées, au-delà de la question récurrente de la reconnaissance pleine et entière de leur identité de femme dans la Cité, à celle du conflit de loyauté opposant leurs aspirations présentes à celles de leur communauté d'appartenance. Et loin du regard réducteur d'une pensée formatée faisant trop souvent le lit de la bien-pensance populiste, elles donnent à entendre l'authenticité de voix complexes conduisant à déconstruire la pensée commune pour projeter haut et fort ce que « Désobéir » porte en soi de liberté émancipatrice.

Mise en abyme par un portable la filmant, un hijab noir encadrant son visage lumineux, la jeune femme assise sagement sur un tabouret déroule son parcours. Du collège, où elle s'est fait renvoyer pour s'être révoltée contre l'hypocrisie du monde occidental laissant en toute indifférence crever les pays du Sud, à la rencontre sur son mur Facebook d'Hassan, 847 messages, poèmes et choses douces, partages de sourates illuminant ses nuits, elle raconte sa vision de l'Islam. Défendre les faibles et les opprimés, un idéal qu'elle partage d'emblée avec les préceptes de la religion révélée à Mahomet. Se délestant de ses jupes courtes et pantalons serrés, décidant de porter le voile, retirant des murs de sa chambre toutes photos – y compris celles de son chat – et renonçant à écouter ses musiques, elle se propose de rejoindre Hassan pour épouser avec lui ses croyances. S'enfuyant du foyer paternel, elle erre à la recherche de celui qui la renvoie alors à son impureté de mécréante : « *Je suis avec les purs. Toi tu es incapable de penser à Dieu, tu ne penses qu'à toi* ». Sa douleur culmine lorsqu'elle découvre sur Facebook la photo d'Hassan en tenue de marié. Mais, si elle réintègre le toit paternel, elle garde son voile, estimant que l'Islam est plus grand que ceux qui l'instrumentalisent pour justifier leur colère. Et, sereine, son désir maintenant est de devenir une femme imam tant elle a goûté aux vertus apaisantes de la prière.

Sous l'effet de ce parcours inaugural mettant à mal les idées rebattues, le sol où s'enracinent les certitudes acquises s'en trouve ébranlé pour – en retournant la bêche sombre – faire apparaître sur son envers un large espace d'un doré éclatant, lieu des nouveaux enjeux. Une autre jeune femme, au corps tout entier traversé par les vibrations du hip hop, raconte ses origines iraniennes où son père reproduisait la violence ancestrale faite aux femmes. Interdiction de montrer ses formes, invitation pour les filles à s'effacer dans le silence. Et bien évidemment, la révolte qui l'a amenée à prendre le contrepied de ces diktats liberticides. L'enfermement en psychiatrie n'y fit rien et la danse vint la sauver de l'exil intérieur. Les trances du hip hop qui n'arrêtent pas d'animer son corps l'ont conduite à réussir les concours de danse de nombreuses écoles... d'où sa présence électrique ici sur le plateau.

Du discours de Dakar prononcé naguère par un certain Nicolas Sarkozy, la jeune femme de couleur retient cette phrase infamante qui, stigmatisant un continent entier « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire », la met littéralement en pétard comme ce père qui prêchait le dimanche dans les églises évangéliques avec pour sacerdoce l'idée de la spirale de l'échec de la vie terrestre. Aussi a-t-elle trouvé dans les bibliothèques en fréquentant la Comtesse de Ségur puis Simone de Beauvoir et Henri Michaux, les raisons d'être que lui refusait l'éducation familiale. Et si le rôle plus tard d'Agnès dans « L'Ecole des Femmes » pour lequel elle avait été pressentie lui fut refusé, c'est le noir de sa peau qui en fut la cause. Comme pour exorciser cette déconvenue « négrière », les quatre jeunes femmes d'horizons différents fondant leur corps dans une seule Agnès donnent une rageante réplique slamée à un spectateur assumant à son corps défendant le rôle d'Arnolphe. Sous l'effet de leurs énergies conjuguées, explosent en plein vol les pesanteurs des déterminations raciales.

Autre point qui les relie, ces quatre jeunes femmes entendent bien vivre sans fard leurs désirs sexuels, elles que l'on voudrait ad vitam aeternam soumettre aux traditions ancestrales et à la loi des hommes chargés de les appliquer. Ainsi le jour du mariage où l'iman a réclamé au marié une somme d'argent comme pour signifier que la femme qu'il allait épouser était à mettre au rang d'un produit de consommation. Si les contraintes que les codes liberticides des religions font peser sur la condition féminine sont énoncées – « *En Iran, jusqu'à mes dix-huit ans, il n'était pas question de sortir non accompagnée* » ou « *Chaque dimanche, je devais me livrer aux prières pathétiques de délivrance organisées par L'Eglise évangélique* » – elles ne sont sans pour autant à généraliser, l'une trouvant justement dans la lecture du Coran, son livre de chevet, l'ouverture qui lui permet de parler avec les juifs, les chrétiens, les musulmans, les athées, alors qu'une autre ne voit dans l'école coranique qu'un instrument d'abêtissement ànonnant.

Si le débat précédent reste ouvert, il en est un autre qui ravive carrément la polémique. Ainsi l'Occident, au nom du sacro-saint monopole de l'idée de civilisation, stigmatise-t-il pour solde de tout compte le port du voile sans remettre en questionnement les propres objets d'oppression dont il est porteur. Certes, mais il y a voile et voile, les symboles méritant d'être « dévoilés »... En effet, si comme on l'a vu l'une de ces jeunes femmes à l'esprit libre a trouvé dans le Coran matière à émancipation, l'assertion souvent mise en avant « *Voilée, je suis libre* » mérite d'être regardée de plus près. Libre de quoi ? Libérée du regard des hommes ?! Mais, au lieu de demander aux femmes de voiler leur féminité, ne revient-il pas aux hommes de contrôler leurs pulsions hormonales ? Et là, dans un moment de haute stratégie féminine qui ravit unanimement la salle, les quatre protagonistes faisant corps se mettent à crier le doigt tendu : « *Nous on mouille en voyant les beaux mecs, allez donc mettre un voile !* ».

Mise à nu des regards masculins instrumentalisant les religions à leur profit, mise en perspective du conflit de loyauté entre cultures d'origines et aspirations présentes, le parcours de ces jeunes Françaises issues de l'immigration illustre les innombrables obstacles à franchir sur la voie d'une émancipation faisant fi des lourdeurs archaïques héritées. Sans manichéisme aucun et avec une énergie débordante qui explose lors des nombreux moments dansés, elles montrent que le combat pour échapper aux assignations de sexe, de religion, ou d'appartenance à une classe désignée par la naissance et/ou encore par la couleur de peau, n'est jamais gagné et toujours à remettre en chantier. Mais c'est ce combat justement qui légitime une existence : « *Aucune envie de partir avec des frustrations* ».

Très convaincant moment de théâtre total convoquant avec bonheur sur un plateau la vérité du quotidien vécu par les interprètes de terrain, cette « Pièce d'actualité n°9 – Désobéir » fera parler au-delà du cadre de sa représentation. Transcendées par l'exigeant travail artistique de Julie Berès produit par La Commune CDN d'Aubervilliers ayant délibérément fait choix d'ériger la scène en agora politique, ces jeunes femmes « ordinaires » révélées artistes portent à un haut niveau la désobéissance à brandir comme une inaliénable arme d'émancipation.

Yves Kafka

<https://inferno-magazine.com/2019/03/22/piece-dactualite-n9-desobeir-etre-ou-naitre-pas/>



Pièce d'actualité n° 9 : Désobéir

08 AVRIL 2019 | PAR ERIKSEN

La vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art ? » : depuis 4 ans, le théâtre de la commune d'Aubervilliers passe commande à des artistes inspirés par cette question. Julie Bérès s'y colle avec bonheur : la pluralité des points de vue, l'humour continu et le casting impeccable font de « Pièce d'actualité n° 9 : Désobéir » une grande réussite. Reprise à Bordeaux du 19 au 23 mars 2019 d'une création à Aubervilliers en novembre 2017.

Désobéir... la liberté que l'on se donne d'échapper à la contrainte. C'est ainsi que l'entend Julie Bérès. Quatre adolescentes issues de l'immigration, quatre prises de risque face aux oppressions ressenties : celle des hommes, celle des parents, celle des français de souche. Fruit d'un travail d'écoute de jeunes femmes du 93 réalisé par Kevin Keiss et Julie Bérès, ces personnages ont l'épaisseur du réel par leurs contradictions et leurs particularités. Elles ne sont pas toutes les jeunes femmes issues de l'immigration ; Julie Bérès ne prétend pas à l'exhaustivité, elle préfère montrer la sève et l'inattendu. Presque une élite.

Inattendu quand une jeune femme afro-européenne (incarnée par **Séphora Pondi**) devient la voix d'un politiquement correct occidental plein de formules toutes faites : effet comique garanti quand elle s'empêtre de gaffes en gaffes. Plus encore quand la même actrice exprime son regret de n'avoir pu incarner au théâtre l'Agnès de l'Ecole des Femmes ; elle propose de jouer une scène de dispute entre Agnès et un Arnolphe interprété de son fauteuil par un mâle blanc cinquantenaire pris au hasard dans la salle. La mauvaise diction et les bafouillements finissent de ridiculiser les oppressions qu'il incarne heureusement les répliques argotiques ironiques des quatre filles détournent miséricordieusement l'attention de lui, tout en renforçant encore le gap générationnel. Les coups de génie foisonnent ainsi. La fin du fameux discours de Dakar de Sarkozy est projetée sur écran et le silence qui l'accompagne est d'une grande efficacité théâtrale.

Mais Julie Bérès est moins intéressée par la mise en scène des contraintes que par l'expression de la vitalité de celles qui les subissent. La sève plus que le moule, comment elle déborde, et quelle liberté s'exprime dans la diversité des débordements. Les parcours féminins se croisent, l'une se rapproche de la religion, une autre la fuit. Liberté ou soumission ? Une jeune femme vit le foyer familial comme un danger et l'extérieur comme sa sécurité, à l'inverse d'une autre. Julie Bérès se déplace, change le point de vue, donnant du volume à son objet d'étude. Outre Séphora Pondi, Lou-Adriana Bouziouane et Hatice Ozer sont également remarquables de présence scénique. Quant à Charmine Fariborzi, danseuse de hip-hop, elle est techniquement surnaturelle.

Punchy à souhait et très drôle, cette *Pièce d'actualité n° 9* est un régal. Les « désobéir » de ces femmes sont nourris de désirs, d'exigences et des risques encourus : ils sont le moyen d'une régénération personnelle, voire sociétale. On peut regretter dans le titre, ce « désobéir » isolé, sorti de son contexte et lancé comme un art de vivre ou d'être. Si la pièce engage à désobéir par réaction aux contraintes subies, le titre incite lui à désobéir par principe. Mais que peut devenir une société humaine qui pose en principe le fait de désobéir à ses propres règles ? Peut-on être libre si on doit se conformer à l'injonction de désobéir ? Et s'il y avait aussi une liberté à obéir ?

Pièce d'actualité n° 9 : Désobéir.

<https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/piece-dactualite-n-9-desobeir/>